

d... Canadien-français, fit-il en braquant sur lui la queue d'un énorme pistolet.

Puis parlant à son compagnon, ils donnent tous deux de l'éperon dans les flancs de leurs montures et partent au grand galop dans la direction indiquée.

Cette fois le docteur n'avait pas de temps à perdre. Le bon cultivateur qui l'avait ramené chez lui, retourne à son foyer par une autre route, car il n'ignorait pas ce qui l'attendait chemin faisant s'il était rencontré par les Anglais, puisqu'il était en quelque sorte complice du docteur qui avait donné de faux renseignements.

Ce dernier entre chez lui, prend une paire de pistolets et quelques menus effets indispensables à un long voyage, dépose un tendre baiser sur le front de ses deux jeunes enfants, dit adieu à sa moitié bien-aimée qu'il laisse sous les soins de la Providence, gagne la rive du fleuve, saute dans une légère embarcation et disparaît à travers les méandres gracieux que forment les îlots du bas du fleuve.

Comme dernière satisfaction, il vit de loin les deux envoyés militaires retournant à bride abattue du côté de Varennes. Et l'idée seule de la rage qui animera ces superbes fils de la fière Albion en apprenant après cette course inutile, que c'était le docteur en personne qui les avait ainsi trompés, le vengeait quelque peu de la triste nécessité où il se trouvait de quitter sa famille pour échapper à leur fureur.

Le Dr Duchesnois se rendit chez M. Hughes Lemoyne de Martigny, seigneur de Saint-Hughes, où il fut le bienvenu au manoir.

Mais trahi une seconde fois, il dut sa liberté à la précaution qu'il prit un jour de se couvrir promptement la figure de son mouchoir et de se retirer des appartements de son hôte au moment même où de nouveaux officiers de la justice, sans introduction, venaient l'y arrêter à l'improviste.

Il n'y avait plus à temporiser ; il fallait s'exiler pour échapper au glaive de la justice. Le docteur s'embarqua à bord d'un voilier, fut chirurgien durant deux ou trois ans sur un transport français, échappa à un terrible naufrage et finalement planta sa tente au Brésil où il se créa une position qui lui permit de vivre à l'aise.

Lors de l'amnistie de 1845, qu'était-il devenu ?

Nous l'ignorons. Sa famille depuis n'eut jamais de nouvelles de lui.

Jugez par là, chers compatriotes, de la bravoure et du courage que nos ancêtres savaient déployer lorsqu'il s'agissait de défendre nos droits méconnus. Quelles souffrances physiques et morales n'ont-ils pas eu à subir pendant les longues années de l'exil ! Quel désordre dans les familles demeurées sur le sol natal, privées de leur chef et de leur unique soutien ! Que de privations cruelles après tant d'humiliations.

C'est le moment de s'écrier : " qu'il fait bon d'être Canadien ! "

Puissions-nous jouir longtemps du précieux héritage que nous ont légué nos valeureux aïeux.

VARENNES.

(A suivre)

NOTES DE VOYAGE

A Monsieur L.-E. Beausoleil

NEW-YORK, Hôtel Martin, 12 avril 1898.

J'ai passé la matinée de ce jour au Parc Central qui s'étend, dans sa longueur, depuis la 39e rue jusqu'à la 110e rue, et, dans sa largeur, depuis la 5e avenue jusqu'à la 8e avenue. C'est le plus beau parc de New-York. Il possède plusieurs lacs artificiels et le réservoir Croton. On y remarque aussi une ménagerie, un musée d'histoire naturelle, et un autre de peinture, sculpture, etc.

J'ai visité en détail ce dernier musée, ce qui m'a valu plusieurs heures de station dans les diverses salles. Tableaux d'anciens maîtres, toiles de peintres modernes, sculptures, antiquités égyptiennes, vieilles monnaies, instruments de musique en usage chez les divers peuples et une foule d'autres curiosités sont offertes aux regards des visiteurs.



A TRAVERS NEW-YORK, VOIR "NOTES DE VOYAGE"

Je tirerai une parenthèse pour dire un mot du service d'ordre public en usage en cette ville. Autant que j'ai pu le voir, il est bien fait. La police, qui compte 4,500 hommes, est divisée en escouades. Une d'entre elles est à cheval, une seconde en bicycle et une troisième parcourt le havre en chaloupes. Les autres agents s'occupent de la sécurité des rues et des excursions faites par les citoyens en dehors de la ville. Ce corps d'agents de police est divisé en trente-six postes, disséminés dans divers endroits ; tous ces postes peuvent être réunis en un instant, grâce à leurs communications téléphoniques et à plusieurs voitures de patrouille.

Le 13 avril.

La statue de la Liberté, qui s'élève dans le port, sur l'île Bedloe, et que j'ai visitée ce matin, est un don princier du sculpteur français Bartholdi, auteur du lion de Belfort. Elle est faite de plaques de bronze, réunies entre elles par des boulons, et elle pèse 225 tonnes. A l'intérieur, il y a une puissante armature en fer. Deux escaliers en spirale conduisent jusqu'à la tête du colosse, qui a cent cinquante-et-un pieds de haut. Quarante personnes peuvent se mettre dans sa tête.

Le piédestal a été payé à l'aide de souscriptions prélevées, parmi les Américains, à l'instigation du journal *The World*. Il est complètement en granit et il a quatre-vingt-neuf pieds de hauteur en tout. Il est en deux sections, dont la plus large à soixante-deux pieds à sa base. La partie centrale, qui a quarante pieds de large sur chaque face et qui soutient directement la statue, est formée de colonnes grecques, qui ont chacune soixante-douze pieds d'élévation.

L'ascension de cette statue est fatigante, car elle est mal éclairée par des lampes à pétrole, et il faut monter cent cinquante-quatre degrés. Mais on est dédommagé de la fatigue une fois arrivé à la tête de la statue, par le beau coup d'œil qu'on embrasse.

Cette après-midi, j'ai vu de près le monument de Grant, bâti dans le parc de Riverside, du côté de la rivière Hudson. C'est une vaste construction en marbre surmontée d'un dôme, qui rappelle les mosquées musulmanes, sauf les minarets. Au centre, dans une crypte creusée en sous-sol et entourée d'une balustrade, s'élèvent deux sarcophages en marbre rouge, dont l'un est occupé par le vainqueur de Gettysburg ; le second est réservé pour sa femme.

Le soir, j'ai parcouru le havre de New-York en bateau, me rendant d'abord à Jersey City et ensuite à Brooklyn. C'est une jolie excursion qui permet de constater de visu toute l'activité qui continue d'exister

dans le port, même lorsque les ombres de la nuit le recouvrent.

Le 14 avril.

Enfin, l'heure du départ est arrivée. Je quitte New-York par le convoi du "New-York Central" qui me conduit jusqu'à Albany où je prends celui du "Delaware et Hudson" qui me ramènera à Montréal. J'ai préféré revenir le jour afin de voir le paysage et les petites villes échelonnées sur ma route. A une heure, j'arrive à Albany, ville commerciale où se trouve le siège du gouvernement de l'Etat de New-York, et, à trois heures, à Saratoga, station balnéaire bien connue des Américains. Ce sont les deux villes les plus importantes sur le trajet. A neuf heures, je mets le pied sur le quai de la gare Bonaventure, nullement fatigué d'un voyage de toute une journée en chemin de fer.

Je ne suis pas chagrin d'être de retour au milieu des miens, mais je dois dire qu'il m'en a coûté de quitter la grande ville où je viens de passer quelques jours.

Et maintenant, quelles sont les impressions de mon voyage ? Oh ! ma foi, elles sont en faveur des Américains. J'ai pu constater par moi-même, ce que j'avais pressenti déjà, que le peuple américain est fort progressif et très hardi ! L'Américain est par-dessus tout un homme d'affaires qui sait s'amuser à ses heures, il est vrai, mais qui ne fuit pas le travail non plus. De même qu'il prend les moyens de s'enrichir le plus vivement possible, de même il dépense largement. Il se jette tête baissée dans toutes les entreprises, quelles qu'en soient les conséquences. Si quelques-unes tournent mal pour lui, il se lancera demain dans d'autres spéculations qui lui laisseront augurer l'espoir de rattraper la fortune perdue la veille.

Dans les arts, le peuple américain n'a pas suivi une marche aussi ascendante que dans le commerce. Mais, comme il compte déjà quelques écrivains de talent et des peintres d'une certaine envergure, nous pouvons espérer que le jour n'est peut-être pas éloigné où il prendra place parmi les nations où fleurissent les arts et la littérature.

Quant au mouvement théâtral, il est moins avancé. On ne joue guère que du vaudeville, et la raison, c'est que le public aime mieux ce genre d'amusement. On représente quelquefois drames ou opéras, empruntés au répertoire étranger, mais c'est l'exception. Dans ces cas-là, règle générale, ce sont des acteurs européens qui remplissent les premiers rôles.

G. H. Dumont